

Laurent Cachard

# EINGEBEN FERGESSEN

CARNETS DU FRONT DU FAR (SUD)EST 20-23 MARS 14

## ETAPE 3 - TRÉMAS



<http://laurentcachard.hautetfort.com>

21.03 21h30-0h15

Pour être musiciens, ils n'en sont pas surhommes. Un petit quart d'heure de retard au départ peut créer quelques tensions à l'arrivée. La balance, chez les musiciens, c'est le moment, souvent, où celles-ci se ravivent, *pour un son qui n'enrobe pas*, une tonalité que l'autre, *à sa place, ne supporterait pas*. Chez Yannick et Emmanuelle, ce n'est pas la surface qui manque: la maison qu'ils ont construite eux-mêmes est plus grande que les trois ou quatre appartements, cumulés, dans lesquels ils ont joué les jours d'avant. Il y a même des gens au balcon (sans ouvreuse). L'apéro, chez Yannick et Manu, est gastronomique: la cuisine a été pensée par la NASA. Ça peut avoir un effet pervers: un public nourri est un public assis, mais David et Michaëla, après un court repos, reprennent le flambeau, avec la ballade "*Distance from the ground*", qui permet à ceux qui ne les connaissent pas de se familiariser avec leur voix (singulier assumé), leur chœur, leur jeu de guitare. Le fonds de scène, que Yannick a acrobatiquement monté, rend bien dans ce bel espace scénique, le duo enchaîne, deuxième morceau, avec une programmation sourde et la distorsion de la guitare de David, pour *l'homme aux anneaux*, *In excelsis Deo*, qui souligne leur parallélisme, dans le semi-génuflexion, la conquête, toutes guitares devant, d'un auditoire qui commence à se demander s'il voit bien ce

qu'il voit. *Le soleil brillera et la lune sera pleine*, disent-ils. *Entre chien et loup*, ils sont prêts au combat, rassérénés, et les premiers applaudissements tombent. C'est le moment où Gérard rentre, invité d'honneur de quelques morceaux, dont le "*Back from the start*", qui règle quelques comptes avec les promesses non tenues, pour lesquelles ils ont tout quitté, *direction le Far-Est*. Pour notre plus grande joie, devrait-on dire, mais on va se retenir. Dgé pose ses nappes de lapsteel sur le morceau du duo et, comme à la télé il y a quelques mois, ça roule, sérieusement. Le son du Vox est sans doute un peu mécanique pour lui, mais le public découvre l'instrument et le son du groupe recouvre un peu plus encore l'espace. J'adore quand des univers que j'aime se croisent, à plus forte raison quand ce sont deux univers qui se croisaient avant que je les connaisse. On crie moins que la veille sur les solii, mais il faut attendre: *Fergessen*, sans aucune acception péjorative, est un diesel, peut-être plus encore sur les publics un peu attentistes. Mais celui-ci réagit au quart de tour, pour filer la métaphore automobile. Deux trois coups de tonnerre pré-enregistrés, et ce sont les avenir *Ex-æquo* qui déboulent, cette chanson sur l'anamorphose que les deux constituent, qui conseillent de *laisser derrière le temps*, sa mesure inadéquate. *Les amours, quitte*. Là-dessus, aussi, j'ai déjà tout dit. Mais c'est une chanson de l'ordre de la littérature que

j'aime, qui touche à l'estomac. C'est leur deuxième *Home Sweet Tour*, ils ont la pression, dit Michaëla, en attendant le bonheur. Le titre de cette chanson sublime, qu'ils ouvrent avec un univers sonore à eux, leurs guitares, les voix qui se croisent avant de se retrouver, et de porter le fer(gessen). Tambourin, pas de danse, il me semble l'avoir déjà écrit. La communion vient d'eux, elle est communicative. Le bras levé comme une danseuse flamenca qui suspend son vol, Michaëla émet un parallèle entre *la patience et la passion*, et ce sont les palpitations qui se serrent, puisqu'on les chante. *Quand on se dit que l'on s'aime sans le savoir vraiment*, on devrait quand même songer, dans cette société défaitiste, à rémunérer davantage les musiciens qui font du bien. *Ils palpitent, les palpitations*, sur cette chanson, le ballet se crée entre les deux, un pas en avant pour le texte, deux en arrière pour les chœurs. Dgé la termine au lapsteel, avant la reprise : un cœur ne s'arrête jamais vraiment de battre. Dgé se fait plus petit encore qu'il l'est déjà, dans son coin, parce que le duo continue sur la chanson qu'ils ont entendue vingt fois dans la journée, le poème de Robert-Louis Stevenson dont j'ai parlé dans la note juste en dessus. J'imagine que chacune de leur côté, ils font attention aux s qu'ils prononcent, en souvenir des élèves qu'ils ont eus dans la journée. Ils font chanter le public sur le refrain, passent devant les micros, s'emparent, respectivement, des filles et des

garçons. Trois, quatre, on organise la chorale, qui fait ce qu'elle peut, les deux montent à l'étage, envoient du bois. Dgé le reprend en mouette, sa spécialité, et finalement, l'harmonie se fait, enfin surtout quand ils reprennent les voix. *Les voix nous parlent si fort, quand on veut bien les entendre*, c'est une belle mise en abyme de leur travail. Le public n'attend plus, anticipe les applaudissements, ouvre le morceau lui-même sur cette chanson que tout le monde connaît mais que Michaëla invite à reconnaître, tant les arrangements sont les leurs: *Eleanor Rigby* résonne et, depuis qu'ils la chantent, j'aimerais que Sir Mc Cartney l'entende. Ça pourrait aider. Manu essaie de convaincre ses invités de se lever, sans grand succès. Quoique : ça monte doucement, pas comme le morceau, qui met le feu, comme partout. C'est l'heure du chamanisme, et de la chevelure envoûtante, zulawskienne. Le solo de David est apocalyptique, la reprise des chœurs aussi, on rêve de les découvrir, mais on n'est pas plus blasé à la vingtième qu'au début. Pas de souci, alors, comme dans les concerts de Barbara, au siècle dernier, une fois que le public est debout, on ne lésine pas sur la reprise instrumentale, et ça repart: Eleonor ne sera jamais tranquille et quelque chose me dit que ce n'est pas pour lui déplaire. Face à face et moue de tueur pour finir, la marque de ceux qui savent qu'ils ont, une fois de plus, fait basculer les choses. Et,

promis, si un jour ils se plantent et que je suis là, je le dirai aussi. David s'empare de son cigarebox Lipton et présente la contrée brumeuse qui les a accueillis. *Qui les a pacifiés et reconstruits*, dit Michaëla. J'adore ce morceau faussement naïf, apaisé: *c'est vrai qu'on les tient moins par la main, par les nerfs*. Mais ce n'est pas plus mal, je le disais déjà plus tôt. Michaëla à l'harmonica, David aux trois cordes de son instrument de bric et de broc, Dgé aux nappes, le public est retombé, mais n'échappe pas non plus à la magie du morceau: *ohoooooooooooooooooh*. Allez, on pourra toujours se moquer et faire une compil des meilleurs *ohoooooooooooooooooh* de Fergessen, mais ce serait vraiment pour chercher la petite bête. Parce que ça marche, cette histoire, bon sang de bonsoir. Bon, on parle de moi et ça m'ennuie, mais ce serait bien que tout ce monde aille lire les chroniques que je consacre à ce duo et à leurs accords tacites, qu'ils jouent, tiens! Pas pour ma gloriole, mais éventuellement pour qu'il sache que je serai chez Yannick et Manu en mai prochain, avec mon combo "*Littérature et musique*" et que ce serait bien qu'il revienne. Pour autre chose, et heureusement, parce que rivaliser avec les Fergessen serait peine perdue. Assis, le duo prend une apparence plus calme, mais pas moins convaincue. Ils tiennent la distance sans tenir réellement compte de leurs limites, et à ce moment-là, la fatigue de la fin d'après-midi paraît bien loin, en tout cas elle ne

les arrête pas. Michaëla rend hommage à une blonde qui n'est pas elle, mais elle le prend bien. David aussi. *I wanna be loved by you*, c'est l'heure du glamour, des chœurs de black de la blonde qui prend bien de ne pas être celle qui le chante. À la naissance, elle a choisi Aretha Franklin, ce n'est pas sa faute. Mais elle envoie du *poupoupidou* quand même, Michaëla, et le texte n'est pas si anodin, quand on considère leur parcours. *Vive les blondes, et les autres aussi*, c'est la conclusion de David, qui s'emmêle les pédales et se prend pour le DJ du club Med de Tremas. Pour lancer le dernier morceau, peut-être, *qui les laisse pantois*, écrivent-ils, *de l'étoile en poudre*. *Au fur et à mesure des canons de la dictature*, ils réécrivent leur révolte et leur indépendance, se nourrissent d'un succès que, jour après jour, ils construisent et qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes. Je remarque qu'ils ont peut-être plus joué assis que la veille, en adéquation avec le public, mais la réussite est la même. C'est émouvant, à chaque fois, de vérifier que leurs guitares se croisent, dans la gestuelle. *Les pires ne sont pas ceux-là*, David voudrait disserter, mais non. Il préfère jouer au goujat qu'on ne comprend pas, mais non, David, quand on dit à quelqu'un *qu'il s'est amélioré*, ce n'est pas un compliment. Mais *les Amants*, c'en est un, avec sa scansion *dormir, rêver* qui les place, je l'ai déjà écrit, dans une métaphysique hamletienne qui fera que, quoi qu'il arrive, je serai de leurs

aventures. Dans un coin, bien caché, en train de réaliser, pour la première fois, la chronique d'un concert en train de se jouer sous mes yeux. Superbe expérience, qui ne m'a pas gâché la fête une seule seconde. Et que je compte reproduire demain. *Le public est subtil, ici*, dit David, mais il en veut encore. Manu relance la danse collective, et, quitte à être dans Hamlet, autant qu'ils terminent sur *Be*, et pas *not to be*. Tous les culs se sont levés de leur fauteuil, sauf le mien, puisque j'écris. Et quand j'écris que j'écris, c'est que j'écris, vraiment, pendant que ça se passe. Les agapes peuvent recommencer, Fergessen a fait sa part de son (vrai) boulot. On peut juste regretter qu'ils n'aient pas, comme ils le devraient, de roadies affectés au démontage et au rangement du matériel dans la grande voiture. Parce que, comme hier, je vais devoir m'y coller, sans plus de temps pour réfléchir aux concepts davidiens, post-platoniciens, de ne devoir être que celui qu'on doit être. Quand John McEnroe, dans les années 80, fort d'un succès je ne sais où, eut le tort d'annoncer à la presse *qu'il était Dieu, désormais*, sa mère le reprit d'un cinglant "*chez moi, Dieu descend les poubelles*". Je n'irai pas jusqu'à me mêler de leurs ordures ménagères, mais je veux bien porter les valises, pour quelques décennies, encore.



## Du même auteur :

### Romans

*Teresa, 1956*, Ed. Raison  
& Passions, 2008

Sélection Lettres-  
Frontière 2009

*la Partie de cache-cache,*

Ed. Raison & Passions,  
2010

Prix du 2ème roman,  
Grignan 2012

*Le Poignet d'Alain*

*Larrouquis,*

Ed. Raison & Passions,  
2011

### Poésie

*Ouessant*

Ed. Raison & Passions,  
2008

### Nouvelles

*La 3<sup>ème</sup> jouissance du Gros*  
*Robert*

recueil, Ed. Raison &  
Passions, 2013

### Textes sur l'art

*Les Territoires Occupés*  
photographies de Jean  
Frémiot

Catalogue de  
l'Exposition à la  
Bibliothèque Nationale  
de France, 2008

### Livre d'artiste

*La mécanique des places,*  
photographies de Jean  
Frémiot,  
Ed. Pictura, Bourges,  
1999

*Ma nue à l'infini,*  
photographies de Jean  
Frémiot,  
Ed. Pictura, Bourges,  
1999

*Confidences indistinctes,*  
photographies de Jean  
Frémiot,  
Collection *16 pages in*  
*quarto*, Bourges, 2001

*Le bras armé de Jean-Louis*  
*Pujol*  
Ed. Pictura, Bourges,  
2008

*Valse, Claudel*, nouvelle  
dessins de Jean-Louis  
Pujol  
Editions Le Réalgar,  
2013

### Théâtre

*Dom Juan, revenu des*  
*enfèrs,*  
Ed. Raison & Passions,  
2009

A venir: *A contre-emploi.*